

Le présent au passé n°3

A la mémoire de Pierrot Pérey

Le centre-bourg, tel qu'on le voit aujourd'hui, était déjà là en 1914, à peu près le même, si l'on met à part quelques unes des édifications malheureuses des années 2000-2020. Des familles y vivaient, des soldats aussi, qui sont partis faire la guerre.

Cette fois, après avoir traversé le May-du-Merle, changeons de « village » et passons à Lescombes (ouest) pour suivre la famille Pérey.

Situation

En 1911, maison n° 331, à deux pas de la famille Fourton, logeaient en 1911 à Lescombes est les Pérey. Ils voisinent avec, d'un côté, Félix Argillos et, de l'autre, Louis Fourcet et Antoine Lataste.



Pendant la guerre 1914-18, ils s'installent au Vigean, rue du Cap-de-Haut. Pierre Pérey, chef de famille, est dit journalier agricole. Avec lui, vivent son épouse Pétronille, née Gabourin, et son fils unique, Félix dit « Roger », 21 ans en 1911, qui est enregistré comme exerçant la profession de tonnelier.

Félix, né le 5 mai 1890, de quatre ans plus âgé que Jean Gaston Lalumière, est un « ami d'enfance et de jeunesse ». Tout au long de la guerre, les deux amis ne cesseront de correspondre, en dépit d'interruptions. Grâce à eux, nous connaissons mieux comment des soldats d'infanterie ont traversé la grande guerre. Si Jean Gaston fait partie du 23ème Régiment d'Infanterie Coloniale, Félix Pérey est, quant à lui, versé au 153ème Régiment d'Infanterie (1ère Compagnie) à compter du 7 janvier 1916, après avoir été Dragon (au 7ème Régiment).



Félix Roger Pérey au front (coll. Part.)

En permission en mai 1916, six mois après son arrivée au front, Roger va déjeuner chez les parents Lalumière. Jean Gaston suit cette petite chronique de loin, comme en atteste sa lettre du 30 mai :

Vous me parlez de Roger Pérey qui a été en perme. Je suis très content que vous l'ayiez eu à déjeuner. Je n'ai pas eu de lettre de lui. Peut-être, ce soir.

A son retour en ligne, Roger commente pour son ami le plaisir du déjeuner bien arrosé et le déplaisir de la mise au sec au retour :

J'ai eu également une lettre de Roger Pérey qui me raconte quelques détails sur sa perme, ainsi que le déjeuner qu'il a fait avec vous. Il trouve qu'il y a un peu trop de différence d'avoir tant eu de pinard et, maintenant, être réduit à un quart par jour. C'est, en effet, un peu maigre. Là où il est, ils ne peuvent sans doute s'approvisionner. Comment qu'il doit rousquailler !

Roger, à mille kilomètres de Gaston, avait en effet profité du temps béni de la perme pour aller au Moutchic (le 15 mai) :

Cher Copain,

Je suis en bonnes parties de pêche avec la bande ; mais, malheureusement, le temps passe vite car voilà l'heure de partir ... dur... Reçois une cordiale poignée de main.



Jean Gaston avertit ses parents le 2 juin :

Le camarade Roger Pérey m'a fait une carte depuis l'étang de Lacanau Océan, qu'il doit avoir quitté en ce moment, je suis sûr.

Mais les événements se précipitent. Fini le bon temps ! Dès le 20 juin, Gaston sait que Roger va combattre non loin de lui, à ses côtés ou presque. Ce sera sur la Somme :

Hier, j'ai eu une carte de Roger Pérey qui se trouve, comme moi, au repos et à l'arrière. Et même mieux que ça, il doit se trouver dans le même département que moi. Peut-être plus près que je le crois encore. Aussi, je vais me débrouiller pour tâcher d'avoir une entrevue avec lui. Aussitôt que je saurai du nouveau là-dessus, je vous en avertirai.

Lors de l'attaque du 1er juillet 1916, Gaston est en toute première ligne. Tout en rapportant à ses parents ce moment terrible :

Je me suis battu pendant trois jours et trois nuits ainsi que les camarades, tout mon bataillon. Je ne vous décrirai pas comment cela s'est passé car cela m'est impossible. Pour le moment, je puis vous dire en vitesse à peu près ce que nous avons fait : le 1er juillet, à la pointe du jour, nous avons monté à l'assaut, un peu à gauche [1] du le (sic) village de Dompierre. D'un seul bond, nous avons atteint les tranchées boches où nous avons engagé l'arme blanche. Mais cela a été de courte durée car les boches n'ont pas été longs à crier : "Camarades !" Ils se sont rendus par centaines. Je ne puis pas dire le nombre de prisonniers (sic) de prisonniers que l'on a pu faire, mais il doit certainement être élevé car cela n'a pas arrêté tant que j'y étais et cela continue toujours (...),

Il dit dans la même lettre ne rien savoir du sort de son ami et s'inquiète de lui :

Roger Pérey était bien sur ma gauche. S'il a attaqué, il doit être aussi au repos en ce moment.

Passée l'euphorie du 1er juillet, Félix, exactement comme Jean Gaston, doit repartir à l'attaque le 28 juillet, puisque le front français s'enlise :

Le camarade Pérey Roger m'a fait une carte hier. Il pense remettre ça bientôt, vu qu'ils ont reçu du renfort.

Un silence d'une durée de trois mois s'installe alors, que Jean Gaston signale à ses parents. Ce n'est que par leur truchement que le fil se renoue, le 14 octobre 1916. Roger répond à une lettre de Gustave, le père de Jean Gaston :

Cher Ami,

Je m'empresse d'avoir un moment de repos pour faire réponse à votre aimable lettre qui m'a fait plaisir de vous savoir toujours en bonne santé ; et surtout de savoir que les vendanges se sont bien passées. Mais, au lieu de vendanger, je vendangeais les kilomètres : 30 par jour ; et cela jusqu'à aujourd'hui. Nous sommes encore dans ce patelin de la Somme. Mais je crois que nous n'y resterons pas car on parle que nous allons embarquer par le chemin de fer - destination toujours inconnue.

Donc, cher Gustave, j'espère que vous allez soigner ce vin qui, je crois, sera le victorieux. Il faudra qu'il serve simplement à arroser cette victoire qui est si longuement attendue. Donc, j'espère que d'ici le printemps, nous les aurons donc.

Pour le moment, je ne vois plus grand-chose à vous dire. Bien le bonjour à tout le monde de ma part.

Recevez, cher Gustave, une cordiale poignée de main d'un vieux poilu,

Roger

Aussitôt reçue, aussitôt transmise. Gaston met à ce moment-là sur le compte du cafard le long silence de son copain comme le changement intervenu chez lui depuis le jour de l'attaque :

Pour Roger Pérey, vous pourrez lui dire le bonjour, lorsque vous lui ferez réponse. Il me semble le voir le jour qu'il partait. Il paraissait l'avoir salement mauvaise. Cela lui a sans doute passé.

Mais le silence s'alourdit de nouveau et les relations ne semblent se renouer vraiment que dix mois plus tard. Que s'est-il passé ? C'est que deux péripéties douloureuses sont intervenues. Tout d'abord, Jean Gaston est blessé par éclat d'obus le 25 décembre 1916, opéré en février, avant de se battre au Chemin des Dames. Ce sera, pour lui, une des périodes les plus funestes de sa guerre. Quant à Roger, sans que nous connaissions exactement la date de sa blessure ni le lieu (selon son fils, Verdun) puisque sa fiche militaire omet de les relever, nous savons, grâce au témoignage de Pierrot Pérey, qu'il a été enterré vivant par un obus. Pris dans le trou, il s'est débattu. Les secours et ses camarades l'ont sorti de là. Mais il a eu le bras droit cassé au coude. Il n'a plus jamais été en mesure de l'étendre complètement. Félix a toujours estimé que c'était à cause de cette blessure qu'il était sorti vivant de la guerre. Il écrit à Gustave une carte postale depuis l'Hôpital complémentaire de Bayon, Meurthe-et-Moselle :

Cher Gustave,

Recevez mes meilleurs vœux et souhaits de bonne année.

Je suis à l'hôpital, le bras droit cassé au coude. Je crois que notre entrevue avec Maurice (le frère de Jean Gaston, en permission à Eysines de fin janvier jusqu'au 11 février 1917) ne pourra se réaliser.

Enfin, ce n'est qu'un petit malheur. Je ne souffre pas trop. Je pense rester environ 2 mois.

De fait, c'était la bonne blessure, celle-là même dont ont rêvé tant de soldats. Il est hospitalisé tout l'été puisque, le 7 octobre 1917, Gaston se réjouit de ce qu'il bénéficie d'un « mois de prolonge ». Le 22 octobre, il le sait en permission, sans doute de convalescence, à Eysines. Roger chasse l'alouette : « qu'est-ce qu'il doit se mettre, le veinard – par là-bas ! », écrit Jean Gaston qui, le 11 novembre, perplexe ou simplement curieux, demande à ses parents si son ami est chez lui, au Vigean, ou s'il a rejoint son Dépôt. Le 27 décembre 1917, il est déclaré inapte à l'infanterie pour « limitation des mouvements du coude droit, suite de chute en service commandé (zone des armées) ». Il y a « gêne du mouvement au maniement d'armes ». Il passe au 56^{ème} Régiment d'Artillerie, sur un poste moins exposé. Jean Gaston le confirme près de six mois plus tard :

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Roger Pérey qui n'a pas l'air de s'en faire étant dans l'A. L. G. P.

A.L.G.P. désigne, en langage militaire, l'Artillerie Lourde de Grande Puissance, c'est-à-dire les monstrueux engins apparus à la fin de la guerre, que ne pouvaient tirer les attelages de chevaux et qui étaient attelés à des locomotives. Mais en argot, les mêmes initiales se lisent : « Artillerie de Luxe pour Gens Pistonnés ». Ce que semble sous-entendre, en riant, Jean Gaston. Moqueur, en 1918, il fait allusion à une amourette et surtout à la grande offensive allemande du printemps et de l'été 18 dont Roger est (relativement) protégé :

Vous me dites que le frère du garde est blessé [2] . C'est-il gravement ? ... Vous m'en donnerez réponse. Quant à Cécile [3] , voilà son mariage retardé de 18 mois. C'est vraiment embêtant ! Puisque vous me parlez de Pérey, je crois qu'il ferait bien de s'y prendre assez à l'avance quoique, lui, dans les 305, avant que les boches l'attrapent, il a de la marge !

1919 : le cauchemar est fini.

Désormais, de 1919 à 1966 et la mort des compères, du Vigean au May-du-Merle, les deux amis et les deux familles ne se quitteront plus. La présence de l'un ou de l'autre est obligatoire lors des grands événements familiaux que sont les mariages ; mais aussi lors des travaux annuels des vendanges ou pour diverses ententes professionnelles. L'un et l'autre feront partie du « Syndicat » et se verront régulièrement aux réunions et actions.

1930-1970

Félix Roger, installé comme on le sait au Vigean, loue l'actuel n° 19 de la rue du Cap-de-Haut. Élégante maison à la façade de pierre, à la génoise ouvragée, elle a été bâtie perpendiculairement à la rue et regarde vers l'est, comme de coutume. Elle fait face au château. Son jardinet, devant, la protège et la met en valeur, selon une architecture du XIX^{ème} siècle particulièrement réussie à Eysines, que ce soit au quartier de Lescombes ou au Vigean.



Maison eysinaise, n° 17, rue du Cap-de-Haut (Coll. Part.)

Pierrot acquiert ultérieurement la maison voisine, le n° 19, maison basse, orientée nord-sud, que protègent des voitures et, antérieurement, des charrettes, rue Mourgues, ses quatre imposantes bornes de pierre.



Maison Pérey, n° 19, rue du Cap-de-Haut (février 2020). (Coll. Part.)

Pierrot est célèbre pour ses revues, ses chansons, ses animations, la présence chaleureuse qu'il dégage, sa joie de vivre, le bonheur de son contact, son immense connaissance d'Eysines. On l'appelle « le maire du Vigean ».



P. Pérey (fond privé)

Marie-Claire Latry

Sources :

- Inventaire du Patrimoine, Région Nouvelle Aquitaine
- Jean Gaston Lalumière, *Où est passée l'humanité ?* Lettres et carnets de guerre, Pessac, P.U.B., 2020
- Jacques Tribalat, Michel Pétauud-Létang et Dominique Le Lann, *L'échoppe un art de vivre*, Mérignac, A éditions, 2003.